

occasion, on aurait dit que ses forces étaient doublées, et elle montrait une adresse et une présence d'esprit dont elle n'avait jamais eût preuve auparavant : il semblait que la reconnaissance eût réveillé toutes ses facultés.

Avant d'entrer dans cette famille, elle avait passé quelques années chez un cultivateur qui possédait une petite ferme avec un joli cottage. Elle se rappela que le bail expirait cette année même. Sans dire un mot de ses intentions à personne, elle partit de grand matin, fit onze milles à pied, alla trouver son ancien maître, et lui offrit de lui payer une année d'avance sur les économies qu'elle avait faites depuis six ou sept ans, s'il voulait donner sa ferme à M. Frankland. Il ne voulut point accepter l'argent de cette brave fille, et lui dit qu'il n'avait pas besoin de prendre des sûretés avec M. Frankland et son fils Georges. Il ajouta qu'ils jouissaient de la meilleure réputation et que personne, dans le comté de Monmouth, n'entendait mieux l'exploitation d'une ferme. Il leur accorda volontiers la sienne ; mais elle n'avait que quelques acres, et la maison était si petite qu'elle pouvait tout au plus loger trois personnes.

Le vieux Frankland s'y installa donc avec son fils aîné. James se rendit à Monmouth, où il trouva une place de commis chez un mercier nommé M. Cleghorn, qui le prit de préférence à trois autres jeunes gens qui s'étaient présentés le même jour.

— Vous dirai-je la raison pour laquelle je vous ai choisi, James ? demanda M. Cleghorn.

— Je suppose, dit James, que vous pensez que j'ai dû recevoir une bonne et honnête éducation ; car vous avez, je crois, monsieur, quelque peu connu ma famille, du vivant de ma mère.

— En effet ; et, dans ce temps-là, je vous ai connu quelque peu vous-même. Vous avez, sans doute, oublié une circonstance qui est restée présente à mon souvenir. Vous n'aviez guère alors que neuf ans. Vous vîntes à ma boutique payer pour votre mère une fiature qui portait une erreur d'une guinée à mon préjudice. Vous vous en étiez aperçu et vous me remîtes tout l'argent. Dès lors, je vous fis non-seulement pour un bon comptable, mais pour un honnête garçon. Depuis, j'ai été trompé par un commis en qui j'avais mis inconsidérément toute ma confiance ; mais cela ne m'empêchera pas de me fier à vous, parce que je sais que vous avez été bien élevé et qu'une bonne éducation est la plus sûre garantie qu'un homme puisse donner de sa moralité.

Ainsi, dès l'âge le plus tendre, on peut déjà pressentir les qualités futures, et les enfants héritent de la bonne renommée de leurs parents. Riche héritage, que les caprices de la fortune ne peuvent jamais leur enlever.

La bonne réputation de Fanny et de Patty était répandue dans tout le voisinage ; et, dès qu'il ne leur fut plus possible de rester à la maison du vieux Frankland, elles n'éprouvèrent aucune difficulté pour se placer. Loin de là, plusieurs des meilleures familles de Monmouth se montrèrent empressées à les engager. Fanny entra chez Mme Hungerford, qui appartenait à une ancienne famille ; c'était une femme hautaine, mais sans insolence ; elle était généreuse, mais ne passait pas généralement pour être affable. Elle avait plusieurs enfants, et elle prit Fanny Frankland pour en avoir soin.

— Soyez exacte à suivre mes recommandations, jeune fille, dit Mme Hungerford ; ayez des égards pour mes enfants, et vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de la manière dont vous serez traitée dans cette maison. Je veux que tout le monde soit heureux chez moi, depuis les premiers jusqu'aux derniers. Vous avez reçu une éducation supérieure à votre condition présente ; j'espère et je crois que vous justifierez la bonne opinion que j'ai conçue de vous.

Fanny fut un peu intimidée par la hauteur des manières de Mme Hungerford ; cependant, elle montra qu'elle avait

une ferme quoique modeste confiance en elle-même ; ce qui ne déplut pas à sa maîtresse.

Quelque temps après, Patty trouva aussi à se placer chez *miss Crumpe*, vieille dame fort riche, mais souvent malade et d'un caractère bourru, qui avouait qu'il lui fallait une jeune personne du meilleur naturel pour la servir. Elle demeura à quelques milles de Monmouth, où elle avait de nombreuses connaissances. Mais, en raison de son grand âge et de ses infirmités, elle menait une vie très-retirée.

Il n'y avait plus désormais que Frank à établir. Il résolut de s'adresser à M. Barlow, procureur jouissant d'une excellente réputation, et qui connaissait la famille Frankland. M. Barlow avait justement besoin d'un clerc, et, comme il savait que Frank ne manquait pas de capacité et qu'on pouvait avoir toute confiance en sa probité, il n'hésita pas à lui donner cet emploi. Frank avait naguère encore des préjugés contre les procureurs : il s'imaginait qu'il ne pouvait se rencontrer d'honnêtes gens dans cette profession. Mais, dès qu'il eut travaillé dans l'étude de M. Barlow, il ne tarda pas à revenir de son erreur : M. Barlow n'employait jamais les moyens retors de la chicane ; il cherchait un contraire à dissuader ses clients d'entreprendre des procès douteux. Au lieu d'exciter les parties, il mettait son plaisir et son amour-propre à faire veur adroitement des reconciliations. On disait de M. Barlow qu'il avait plus perdu de procès hors de cour et moins en justice qu'aucun procureur dans toute l'Angleterre ; sa réputation était si grande qu'on s'adressait à lui plutôt comme juriconsulte que comme procureur. Avec un tel maître, Frank avait l'espoir d'être très-heureux, et il prit la ferme résolution de ne rien négliger pour mériter l'estime et l'affection de M. Barlow.

Cependant, James Frankland faisait parfaitement l'affaire de M. Cleghorn, le mercier ; tous les clients s'accordaient à dire qu'ils n'avaient jamais été si bien servis que depuis que ce jeune homme tenait le magasin. Ses comptes étaient toujours de la plus scrupuleuse exactitude, ses factures écrites avec une netteté dont rien ne pouvait approcher. Son assiduité à la boutique était si constante, que son patron commençait à craindre pour sa santé, d'autant plus qu'il n'avait jamais été habitué jusque-là à une vie aussi sédentaire.

— Vous devriez profiter de ces belles soirées, James, pour sortir, dit M. Cleghorn. Allez, de temps en temps, faire une promenade à la campagne et respirer un air pur. Je n'ai pas besoin de vous tenir toujours cloué au comptoir. Allez, voici une aussi belle soirée que vous pouvez la désirer, prenez votre chapeau et sortez un peu ; je garderai le magasin jusqu'à votre retour. Il faut être un mauvais maître pour ne pas savoir apprécier ceux qui se rendent utiles ; et je ne serai jamais dans ce cas, je l'espère. Les bons serviteurs font les bons maîtres, et les bons maîtres, les bons serviteurs.... Mais, pardon, monsieur James, je ne veux pas dire que vous soyez un serviteur ; c'est une mauvaise manière de parler, et l'on n'est pas toujours maître de sa langue, quand le cœur est aussi bien disposé que le mien à votre égard.

M. Cleghorn passait aux yeux du monde pour un homme peu porté à l'indulgence ; ce n'était pas un égoïste ; mais il avait une haute idée de la subordination dans la vie. Il s'était élevé lui-même lentement et par degrés, et il pensait que dans le commerce tout homme devait passer par ce qu'il appelait « le mauvais temps aussi bien que le bon. » Il voyait que son nouveau commis avait assez bien supporté le mauvais, et, maintenant, il était disposé à lui donner quelque peu de bon temps.

James, dont l'affection pour son frère Frank était des plus vives, alla le voir et s'en fut avec lui chez Mme Hungerford pour demander à Fanny de les accompagner dans leur promenade. Ils la voyaient rarement, depuis qu'ils avaient quitté la maison de leur père pour habiter Monmouth ; aussi, firent-ils tout désappointés, quand Mme Hungerford leur fit